

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 5

Artikel: Un meeting de voleuses, à Londres : (suite)
Autor: M.H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183184>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ne gardait d'abord que pendant un certain temps, qu'on regardait comme ses propres enfants, sur les mœurs desquels on veillait comme sur toutes celles de la famille, et à l'établissement desquels on pourvoyait en leur faisant apprendre quelque profession utile, ont été remplacés par les domestiques mercenaires, qui rendent les mêmes services, mais qui ne sont pas aussi bien traités de leurs maîtres et n'en reçoivent pas les mêmes avantages; c'est de là d'où sont venus les serviteurs de toutes sortes, comme valets de chambre, femmes de chambre, bonnes d'enfant, laquais, etc.

Les riches ont donc créé pour eux une classe dégradée; voilà qui est établi; et l'on voudrait échapper aux conséquences! On manifeste son mépris pour certains travaux, pour certaines occupations, et l'on voudrait que ceux à qui l'on destine ces travaux, ces occupations, regardés comme avilissants, comme indignes d'un homme libre ou d'une femme bien élevée, ne nous payassent pas de ce mépris d'une façon ou d'une autre! « Chaque fois que l'homme attache une chaîne aux pieds de son semblable, dit quelque part Bernardin de St-Pierre, la justice divine se charge d'en river une autre au cou du tyran. »

Certes, voilà des considérations que beaucoup de gens ne partagent pas, mais qu'il ne faut pas craindre d'exposer et de lire afin d'en tirer ce qu'elles peuvent avoir de vrai et de bon.

Hélas! on en dit tant sur ces pauvres domestiques qu'il faut bien leur accorder une petite revanche.

Un meeting de voleuses, à Londres.

(Suite.)

« J'espère que vous êtes toutes bien », exclama une voix forte, et un homme à large carrure se pencha par-dessus l'appui de la tribune, saluant la société.

« Je voudrais d'abord, continua-t-il, et avant de procéder à l'opération du manger, vous faire un cadeau de Noël... »

Il s'arrêta quelques secondes. Les physionomies des voleuses témoignèrent la plus intense curiosité.

« sous la forme d'un livre de cantiques. »

Les visages se détendirent sous l'influence d'une grande déception. On avait attendu mieux. Cependant on se reconcilia avec l'idée de ce cadeau et on se mit cordialement à chanter, quand Ned Wright entonna de sa voix puissante une des hymnes, dont il a composé le plus grand nombre.

Je profitai de ce moment pour examiner de plus près le fameux missionnaire des repris de justice.

Stature ramassée, poitrine large, épaules carrées, cheveux coupés court, barbe entière, nez tordu, petits yeux perçants, sourcils épais, tel m'apparut le ci-devant vagabond, détenu, batelier de la Tamise, déserteur, matelot, boxeur couronné, vendeur de Bibles, prédicateur dans les rues, actuellement convertisseur de voleurs, Ned Wright.

Pendant trente ans, il avait mené une vie de débauches et de crimes dans les bas-fonds les plus bourbeux de la capitale; il avait volé avec effraction et autrement; il avait été transporté dans la voiture cellulaire aux tribunaux; matelot, il avait été fustigé avec le chat à neuf queues; il avait travaillé au moulin de force à la prison de Brixton; il avait chassé de chez lui, pendant une nuit pluvieuse, dans un accès de colère brutale, sa femme enceinte et demi-nue; ivrogne incorrigible, il s'était laissé enrôler par les *Teetotallers* et, ayant remporté un prix dans un concours nautique contre un concurrent adonné à la boisson, il fut présenté comme

une preuve de la supériorité de l'eau sur la bière; il avait frappé et s'était laissé frapper, dans des assauts de boxe, jusqu'à évanouissement (de là son nez tordu), et il allait se mesurer avec le premier boxeur du jour, Jack Connelly, pour s'assurer incontestablement la suprématie dans le monde du sport de bas étage, quand, suivant son propre récit, « la voix du Seigneur » le saisit dans un théâtre où il était allé entendre une prédication, pour tuer le temps. Il jeta un regard d'horreur sur son passé. Il résolut de commencer une vie nouvelle, de devenir un Paul d'un Saul qu'il était.

Mais la réforme ne s'accomplit pas aisément. Personne n'avait confiance en lui, personne ne voulait lui donner du travail. Enfin, après de longs efforts, il put se procurer une petite voiture biblique avec laquelle il parcourut, prêchant et visitant, les quartiers sud de Londres. Ce temps, où, animé de désirs sincères, il était l'objet d'une défiance générale, lui a toujours paru le plus affreux de sa vie, et c'est le souvenir de ses souffrances qui l'engagea à renoncer à sa position d'agent biblique pour se consacrer à l'évangélisation des voleurs, afin d'aider à ceux qui se repentaient, et qui étaient partout repoussés, à trouver les moyens de gagner honorablement leur vie dans l'exercice d'un métier respectable.

Il avait reçu une excellente préparation pour ce ministère. Il connaissait les repaires et les bouges des voleurs; il connaissait leur langue, leurs mœurs, leur manière de penser, et savait reconnaître à mille indices le criminel sous quelque déguisement qu'il se cachât. Il invita d'abord ses anciens confrères à de simples prédications, dans lesquelles il s'efforçait d'agir sur eux par la perspective des récompenses futures. Ces meetings, très connus d'abord à cause de leur nouveauté, perdirent ensuite leur attrait. Il adjoignit alors à la prédication une bonne purée aux pois; plus tard, ses ressources agrandies lui permirent de donner des thés, auxquels il ajouta la séduction des cadeaux à la fin de la séance.

La police, qui est exactement prévenue du lieu et de l'heure de la réunion, a l'ordre rigoureux de se tenir à distance, afin de n'effrayer personne par la crainte d'un traquenard. De fait, je ne vis, ni de près ni de loin, le moindre agent de police.

Le chant dura longtemps. Dans son zèle, Ned Wright avait déjà entonné une seconde hymne, et les voleuses s'impatientaient comme nous autres de la galerie. Nous avions pour cela nos raisons, différentes des leurs. Elles tenaient à l'apparition du thé pour apaiser leur faim, et nous pour aspirer son parfum, au lieu de l'air empesté de la salle. Enfin, les vivres apparurent, et les femmes se mirent à manger et à boire. Deux cents grandes tasses circulaient de mains en mains; le liquide était bouillant, les morceaux de gâteau gros à étouffer les mangeuses; peu leur importait: elles avalaient et engloutissaient tout ce qu'il y avait à avaler et à engloutir. La voracité de la pauvreté affamée et d'un appétit bestial se montrait en plein dans les muscles raidis des joues et dans des yeux brillants de convoitise; au sein de la jouissance, les voleuses en réclamaient le renouvellement, épiant et surveillant l'apparition et la disparition des vivres avec une sorte de fureur. La petite vieille était tout particulièrement affairée, son menton marquait un pas de deux avec sa mâchoire supérieure. Du reste, le spectacle était peu édifiant: les bas côtés de la nature humaine s'épalaient là avec trop d'impudeur, et nous fûmes heureux, quand les voleuses finirent par s'arrêter, parce que le fleuve des provisions cessa de couler.

Après avoir jeté de droite et de gauche des regards interrogateurs, elles se mirent en position d'écouter. Elles avaient consommé le premier service; elles étaient moralement tenues de prêter une oreille attentive à Ned Wright. On entrevoyait encore, comme conclusion, le pain de quatre livres et la boîte de viande conservée. Puis, Ned Wright étant pour toutes un objet de curiosité en sa qualité d'ancien et digne membre de la confrérie des voleurs, et son langage fortement épicé de termes d'argot ayant le don de captiver, l'ordre s'établit rapidement, quand le prédicateur parut à la tribune et demanda aux femmes comment elles avaient trouvé le menu.

« Très bon, Monsieur, » répondirent-elles d'une commune voix et avec autant de bonne grâce que le leur permettaient leurs visages de voleuses. Le hochement de tête de la petite vieille atteignit son paroxysme dans ses mouvements d'approbation.

« Je vous montrerai tantôt comment vous pourriez vous procurer un repas semblable tous les jours. Auparavant, le colonel B., l'honorable membre du parlement pour Southwark, va vous raconter quelques chose d'un grand intérêt pour vous. »

Ce que le membre du parlement dit sur la Bible, sur Christ, sur Ned Wright et sur une vie meilleure, fut tout à fait insignifiant; les voleuses, pour lesquelles, de même que pour toutes les classes inférieures, le nom d'un membre du parlement représentait tout ce qu'on peut concevoir en fait de richesses et d'honneurs, écoutèrent toutes, la bouche béante et le corps penché en avant. La petite vieille approuvait de la tête et se tournait pour pousser les autres à l'imiter.

Ned Wright se leva à son tour, pour prononcer l'allocution annoncée. Il commença dans le style de la conversation, plaisantant, racontant des anecdotes tirées de sa vie; peu à peu, il prit un ton plus sérieux; sa voix, qui ressemble à un tonnerre lointain quand l'émotion l'envahit, devint plus puissante; il parut grandir et son oeil étincela d'une lumière extatique, lorsqu'il parla du moment où le voile était tombé de ses yeux et où il avait senti qu'il était sauvé.

La manière de prêcher de Ned Wright est puissante comme toute sa personne. Il veut prendre le ciel d'assaut, et comme il est convaincu que tout est possible à la persévérance, il prêche, il chante et il prie, comme s'il était possédé, sans s'interrompre, semblable à un torrent sauvage de la montagne. Son vocabulaire n'est pas plus riche que celui du premier prédicateur venu, et ses idées sur Dieu, le ciel et la vie future sont tout aussi concrètes, grossières et à la longue ennuyeuses. Ce qui le distingue des autres prédicateurs de rue, c'est sa manière de parler, sa voix formidable, sa pantomime expressive; il atteint par là les cœurs plus sûrement qu'avec des mots choisis et des phrases bien arrondies.

(La fin au prochain numéro.)

Un Genevois établi depuis quelques semaines à Lausanne, trouve nos rues et nos pavés abominables. Il ne peut concevoir qu'on ait pu bâtir une ville sur un sol où l'on ne fait que monter et descendre, descendre et monter. Ses amères critiques à ce sujet provoquèrent, l'autre jour, une vive discussion dans laquelle il faisait observer qu'on aurait pu atténuer ces inconvénients en asphaltant toutes nos rues. « On monterait, on descendrait, il est vrai, disait-il, mais on ne se tordrait pas les pieds entre vos affreux pavés. »

Un Lausannois lui fit remarquer que la chose était impraticable, et que si nos rues en pente étaient asphaltées, elles deviendraient, pour les gens et pour les bêtes, un véritable casse-cou.

Eh bien! répliqua le Genevois triomphant, la chose est des plus simples: qu'on asphalté les rues qui montent et qu'on pave les rues qui descendent!

Avis à l'autorité municipale.

Variété.

L'HORLOGE DE LA MORT

Dans le silence de la nuit, et durant les heures d'insomnie, nos oreilles sont souvent frappées par un bruit comparable à celui qui résulte d'un choc léger, rapide, répété cinq ou six fois, et que la syllabe *tac*, prononcée en même nombre, reproduit assez fidèlement.

C'est principalement dans les maisons dont la construction est de vieille date, dans les chambres boisées et lambrissées, qu'on entend le bruit que nous signalons, et qui impatiente souvent par sa monotonie.

Plusieurs personnes l'attribuent aux araignées, mais bien à tort: selon l'opinion la plus plausible, il est causé par de petits insectes appelés *vrillettes*, parce qu'ils creusent dans les meubles et les boiseries des trous analogues à ceux formés par des vrilles, qu'on nomme vulgairement *trous de vers*, et dont s'échappe une poussière blanche, qui est un détritus du bois. Ces insectes font, dit-on, entendre du bruit, afin de s'appeler au temps de leurs amours. Cette cause, propre à éveiller dans l'imagination des idées riantes, en a cependant engendré de bien contraires; on a préféré y voir une allusion au travail des vers, dont nous sommes exposés à devenir la pâture dans le sépulchre, et de là provient ce nom d'*horloge de la mort*, qui excite la curiosité. Les uns citent ce son comme un avertissement de la fin inévitable qui nous attend, et le font servir de texte à des moralités banales; d'autres lui accordent une signification plus funèbre: il est, dit-on, pour celui qui l'entend, le présage d'une mort prochaine. Dès lors, il devient le sujet de ces terreurs dont on se plaît à effrayer les gens superstitieux. C'est là un de ces contes dont il est nécessaire de montrer l'absurdité, parce qu'ils ne sont pas sans danger.

Enigme.

Je suis difficile à trouver,
Et plus encore à conserver,
Les curieux pour me connaître
Avec grand soin me font la cour;
Mais mon destin me défend de paraître.
Car l'instant où je vois le jour
Est l'instant où je cesse d'être.

Une irrégularité a été commise dans l'expédition de notre précédent numéro, et nous nous sommes empressés d'expédier celui-ci à tous ceux de nos abonnés qui nous l'ont réclamé, tout en prenant des mesures pour que le fait ne se renouvelle pas.

Nous croyons devoir faire connaître aux personnes qui nous adressent des communications destinées au *Conteur*, que nous n'insérons aucun article sans en connaître la source. Tout article doit donc être signé ou accompagné d'une lettre d'envoi.

L. MONNET.

THÉÂTRE DE LAUSANNE

Dimanche 10 janvier.

LE MANGEUR DE FER

Grand drame en 8 actes, par Edouard Plouvier.

LES DEUX SOURDS

Vaudeville en 1 acte.

Ouverture des bureaux à 6 h. $\frac{1}{4}$; on commencera à 6 h. $\frac{3}{4}$.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY